

# De l'Aquitaine à l'Amérique au temps des Indépendances

Représentation de Lima dans l'itinéraire de Julien Mellet

ISABELLE TAUZIN-CASTELLANOS  
(*Université Michel de Montaigne Bordeaux 3-Ameriber*)

Résumé. Cette contribution présente le récit de voyage de Julien Mellet qui partit de Bayonne en 1808 sur ordre de Napoléon et après l'échec du projet d'expansion coloniale, s'enfonça dans la pampa et parcourut tout le continent sud-américain jusqu'en 1820. Témoin des guerres d'indépendance, Mellet rend compte de multiples aspects de la vie quotidienne dans l'Amérique espagnole, ainsi que des régionalismes qu'il s'approprie. Après une présentation panoramique du récit, je consacre une étude plus particulière à l'étape de Lima, en comparant ce récit à d'autres sources plus connues qui fondent la mythologie péruvienne, en particulier le type féminin de la « tapada ».

Mots-clés. Amérique coloniale, guerres d'indépendance, récit de voyage, Julien Mellet, Lima, *la tapada*

Abstract. This article presents the story of Julien Mellet's journeys. Mellet departed from Bayonne in 1808, obeying Napoleon's orders. After failing in a French conquest project, he goes deep in the pampas and travels the continent until 1820.

Witness of the independence wars, Mellet observes many aspects of the everyday life in Spanish America. Likewise, he acquires the local idioms that he hears in his journey. After a panoramic presentation of the story, I will analyze the time he spent in Lima comparing it with other more well-known sources that founded Peruvian mythology, especially the feminine type of the « tapada »

Keywords. Colonial America, Independence Wars, Journey Stories, Julien Mellet, Lima, *la tapada*

Le XIX<sup>e</sup> siècle français se définit par l'essor du récit de voyage, un genre auquel Geneviève Champeau a consacré une partie de ses recherches sur la littérature contemporaine espagnole. Parmi les innombrables ouvrages de voyage recensés à la Bibliothèque Nationale de France (7993 titres<sup>1</sup>, de 1800 à 1900), je me propose d'initier l'étude de l'un d'eux en l'analysant à la fois comme construction textuelle et comme document historique, et en apportant une touche péruvianiste à cette fresque collective que la Société des Hispanistes Français de l'Enseignement Supérieur offre à sa présidente honoraire.

### **Les circonstances du périple transaméricain**

En 1823 paraît à Agen sous la signature à demi-anonyme de M. Jullien M.\*\*\*\*\* un récit intitulé *Voyage dans l'Amérique méridionale...* Le prodige de la numérisation et les bons côtés de la mondialisation m'ont fait repérer cet ouvrage peu connu<sup>2</sup> qui permet d'envisager de nombreux travaux de recherche comparée sur la perception du continent sud-américain, après Humboldt qui voyagea pendant cinq années et débarqua à Bordeaux en 1804. Le titre à rallonge est programmatique ; l'espace géographique et le cadre chronologique sont précisés : « à l'intérieur de la Côte-Ferme, et aux îles de Cuba et de la Jamaïque, depuis 1808 jusqu'en 1819 ». Cette indication est sommaire et évoque seulement l'ultime étape du voyage de Julien Mellet, même si l'hispanisme « depuis...jusqu'à » confirme que le voyageur acculturé a imprimé sa marque, sans laisser un éditeur lui imposer le titre. La dénomination « Côte-Ferme » ou « Tierra Firme » correspond au littoral de la mer des Caraïbes, de l'embouchure de l'Orénoque au golfe d'Uraba ; le parcours de Mellet s'achève en mars 1820 lorsqu'il revient sur les terres girondines tandis qu'il avait embarqué à Bayonne en 1808.

Un deuxième sous-titre définit les orientations de ce volume de deux-cent quatre-vingt-onze pages : il s'agit de « la description des villes, bourgs et villages de ces contrées, la peinture des mœurs et coutumes des habitants<sup>3</sup>, et un aperçu de la fertilité du sol et la prospérité du commerce ». L'ouvrage ne vise donc nullement le plaisir et la beauté, mais veut servir aux lecteurs qui seront intéressés par les deux sources d'enrichissement reconnues en ce début de

---

<sup>1</sup> Anne-Gaëlle WEBER, *À beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 20.

<sup>2</sup> Jean-Paul Duviols, Michèle Guicharnaud Tollis en France, Estuardo Nuñez et Pascal Riviale au Pérou ont valorisé le récit de Mellet. Des articles sont aussi parus en Argentine, au Chili, en Colombie, exploitant une partie de l'itinéraire. Des traductions ont été publiées au Chili et au Pérou sous forme de fragments. L'ensemble du volume est d'un intérêt tel qu'il pourrait être réédité en totalité en français et en espagnol.

<sup>3</sup> Je modernise l'orthographe dans cet article et remplace ici « habitans » par « habitants ».

siècle, l'agriculture et le commerce<sup>4</sup>. Le public virtuel est désigné dans ce long sous-titre : « ouvrage utile aux marins et à tous les négociants ».

L'identité de l'auteur est à la fois dissimulée par la formule elliptique Jullien M\* et définie par la deuxième partie du sous-titre : « la relation des malheurs qu'a éprouvés pendant ce voyage un habitant du Lot-et-Garonne ». Le récit de voyage s'inscrit ainsi dans la production littéraire locale de l'imprimeur agenais Prosper Noubel qui a fait paraître quelques années plus tôt, en 1818, un *Voyage agricole, botanique et pittoresque dans une partie des landes de Lot-et-Garonne [...] avec en supplément une lettre à Malte-Brun*<sup>5</sup>. Deux gravures visualisent le monde transatlantique décrit par Mellet : une vue de Buenos Aires et les « chariots destinés au transport des Nègres à Lima », images de piètre qualité placées au début du récit, au moment de la première étape américaine et qui traduisent le choc du voyageur qui n'aura de cesse de dénoncer tout au long de son périple les violences subies par les esclaves<sup>6</sup>. L'identité de Mellet est dévoilée et même revendiquée dans le cours du récit, alors qu'anonyme, il se trouve piégé en 1814 dans la tourmente de la guerre d'indépendance du Chili, transféré dans des conditions éprouvantes<sup>7</sup> de Valparaiso à Santiago et libéré par le gouverneur-général, Osorio qui lui délivre un passeport nominatif :

Quelle différence, grand Dieu ! Des manières de ce comendant-général avec celles du gouverneur de Valparaiso. Il me demanda d'abord si je m'appelais Mellet, et sur ma réponse affirmative, il me parla français, et me témoigna combien il était compatissant à mon malheur imprévu. (p. 92)

L'anonymat initial peut avoir de multiples explications, notamment le contexte historique qui ouvre le récit. Le narrateur expose d'abord comment il a embarqué à bord du Consolateur le 30 mai 1808, aux côtés du marquis de Sassenay. Qu'allait faire Mellet de l'autre côté de l'Atlantique ? Il répond à cette question dès la première page de son récit par une formule ambiguë :

Je partis à bord de ce brick, à la suite de M. de Chassenai, envoyé de France près le vice-roi de Buenos Aires, chargé de quelques missions particulières, notamment de l'emploi de la cargaison du bâtiment (p. 7).

---

<sup>4</sup> La mention « la fertilité du sol et la prospérité du commerce » induit que la révolution industrielle n'est pas encore d'actualité.

<sup>5</sup> Outre cette référence au géographe Malte-Brun, fondateur des *Annales des voyages* (1808), le *Voyage agricole* cite l'Anglais Arthur Young dont les *Voyages en France* sont parus en 1794.

<sup>6</sup> Ces gravures n'ont pas été reprises dans l'édition parisienne du volume.

<sup>7</sup> « Nous fûmes donc arrêtés au nombre de trente-trois et conduits à bord de la frégate l'Aurora, où on nous chargea de fers [...] La continuation d'une si pénible habitude, qui ne nous permettait pas de changer de place pour vaquer même aux besoins naturels, nous rendait tous d'une humeur chagrine et accablante [...] Au bout de dix jours de navigation nous arrivâmes à Valparaiso, et quoique nous y fussions fort mal, mes vingt-deux compagnons attachés à la broche, éprouvèrent du moins, ainsi que moi, quelque soulagement par la liberté qu'on donna à nos membres ». (p. 88).

Ferdinand VII et Charles IV ont abdicé à Bayonne trois semaines plus tôt ; l'empire espagnol apparaît comme une promesse d'expansion pour Napoléon. Mellet, à peine débarqué, note tout ce qu'il voit ; il joue le rôle de secrétaire et de messenger. La nouvelle de la prise de Madrid par les troupes napoléoniennes entraîne l'arrestation des Français à Montevideo :

soit pour nous délivrer du danger dont nous menaçait une populace irritée et avide de sang d'une quarantaine de malheureux Français, qu'elle regardait comme des traîtres, soit pour remplir les devoirs que sa charge lui imposait, [le gouverneur Elío] nous fit arrêter et traiter comme prisonniers de guerre. (p. 12)

Le Lot-et-Garonnais s'évade et se rend à Buenos Aires avec un message de Chassenay pour le vice-roi Liniers :

Touché de mes malheurs, après m'avoir témoigné combien il chérissait sa mère-patrie, quoique gouverneur dans une étrangère [*sic*], il me fit cadeau de quarante quadruples, qui faisaient monnaie de France 3200 fr, et à la faveur de ses générosités, j'entrepris un petit commerce. (23)

Mellet voyage de ville en ville, devient colporteur et note tout ce qu'il observe. Lorsqu'il revient en France en 1820, la monarchie est rétablie depuis cinq ans, le bonapartisme honni ; c'est dans ce contexte que paraît le *Voyage...* Le volume est réédité à Paris, un an plus tard, en 1824. Le nom de l'auteur n'est plus cantonné à la partie annexe mais présent sur la couverture comme « Jullien Mellet dit l'Américain » ; l'ouvrage porte sa griffe devenue obligatoire pour éviter l'inculpation de contrefaçon.

Le livre est recensé dans le *Bulletin des sciences géographiques [...] économie, politique, voyages* la même année 1824. Le titre a été corrigé par un pluriel « Voyages », et l'itinéraire est à la fois abrégé (« Voyages dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale ») et détaillé avec le nom des principales villes où Mellet a séjourné après l'arrivée à Montevideo (Buenos Aires, Asunción, Mendoza, Valparaiso, Santiago, Coquimbo, Lima, Guayaquil, Quito, Cuenca, Bogota, Cali, Popayan, Carthagène...). L'utilité du volume est aussi soulignée par le titre car il annonce qu'on y trouvera « la meilleure manière d'y voyager, les stations et posades<sup>8</sup> à s'y ménager, les marchandises d'échange à y porter, les précautions à prendre tant pour se défendre des ruses de ces peuples, que des innombrables reptiles de ces régions, ouvrage utile aux marins et particulièrement à tout voyageur négociant ». Bref, Mellet

---

<sup>8</sup> La *posada* ou *venta* est l'auberge espagnole décrite par les voyageurs en Espagne comme en Amérique. Cf. Daniel CRESPO DELGADO, *El paisaje del progreso. Las obras públicas en el Viaje de España de Antonio Ponz*, Valence, Generalitat Valenciana, 2008, p. 71-77. Théophile Gautier reprendra l'hispanisme *posada* dans son *Voyage en Espagne* (1843).

propose un véritable guide de voyage sans mentionner aucune référence, aucun modèle de manière explicite. Au contraire, il insiste sur le caractère unique de son expérience.

Les allusions littéraires, signes d'érudition, sont rares. Une comparaison ironique d'un personnage féminin avec Dulcinée est à peine esquissée et le niveau d'instruction à Santa Fe de Bogota célébré. Mellet se définit comme ce qu'il n'est pas, par opposition à ces prédécesseurs innommés : « Comme je ne suis pas naturaliste, je n'entreprendrai point d'expliquer comment les perles naissent dans les huîtres » (p. 268). Humboldt, qui parcourut l'Amérique de 1799 à 1804 dans le sens inverse à celui qu'emprunte Mellet (de Cumaná à Lima, avant de remonter vers Mexico et Cuba), est le référent occulte. Humboldt voulait se libérer du modèle forgé par Chateaubriand dont *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) et s'adressait à plusieurs types de lecteurs, intéressés par l'étude des monuments, la recherche du détail pittoresque, ou encore la méditation philosophique et la beauté du style. Il accorde la priorité aux phénomènes naturels, contre la subjectivité des sentiments et l'anecdotique des aventures de voyage. Dix années s'écoulaient entre son retour en France et la publication, étalée sur dix autres années, de sa *Relation historique d'un voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Monde*<sup>9</sup>.

Quant au destinataire de *Voyages...*, il est à plusieurs reprises évoqué, de manière toujours vague et anonyme, comme un interlocuteur hypothétique. La curiosité de ce lecteur virtuel oriente, stimule et accélère le récit dans la dernière partie du voyage (à partir du chapitre 36, inauguré par les aventures dans le Choco). La prétérition est omniprésente : « Je ne parlerai point pour ne pas grossir mon ouvrage des justes reproches que me fit le pilote [...] le lecteur devinera facilement ce qu'il put nous dire pour avoir refusé ses conseils à l'entrée de la forêt » (c. 36, p. 220).

L'inflexion en ce point du récit (chapitre 36) est remarquable. L'écriture en voyage, à la fois recherche et conquête de soi-même, devient écriture de voyage<sup>10</sup> ; la narration ordinaire, succession de traces personnelles<sup>11</sup>, récit hétéroclite de notes prises sur le vif, se métamorphose en écriture publique, adaptée à un discours politique marqué par l'ambivalence à l'égard des jeunes indépendances<sup>12</sup> et par le pouvoir de l'Église, sensible dans les hésitations

---

<sup>9</sup> Anne-Gaëlle WEBER, *À beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 2004, p. 19-42.

<sup>10</sup> Stéphane COURANT, *Approches anthropologiques des écritures de voyage. Du carnet de correspondance, petit inventaire des productions scripturales de la fin du XX<sup>e</sup> au début du XXI<sup>e</sup>*, Paris, L'Harmattan, 2012. L'anthropologue étudie les rites scripturaires des voyageurs, du carnet de bord intime au blog public de voyage.

<sup>11</sup> Il nous reste à retrouver ces carnets de notes car la seule mémoire ne peut engranger tous les souvenirs précis exposés par Mellet.

<sup>12</sup> En 1823, Louis XVIII autorise l'expédition française en Espagne pour soutenir Ferdinand VII contre les libéraux. Les jeunes républiques hispano-américaines représentent le modèle honni au sommet de l'État ;

sémantiques de Mellet qui après s'être référé dans les débuts du récit à l'Être suprême, remercie Dieu et le ciel de l'avoir sauvé malgré son imprudence (c. 36, p. 219). Cette écriture publique reprend les clichés littéraires et les Indiens deviennent précisément dans ce chapitre 36 « l'Indien intrépide » (p. 214) ; le récit de voyage se mue en récit d'aventures avec une attaque de tigres et l'effacement des toponymes dans ce moment de tension dramatique<sup>13</sup>.

Avant cette étape, l'organisation des chapitres suit l'itinéraire du voyage. De Montevideo à Cuba, Mellet a parcouru le sud du continent, franchi les Andes pour arriver à Santiago, puis navigué jusqu'à la capitale du Pérou ; il a remonté le désert côtier jusqu'à Guayaquil, voyagé jusqu'à Quito, avant d'atteindre le golfe de Darién. Les titres des chapitres égrènent les lieux, avec des graphies hésitantes (« San Joseph de Jachall » pour San José de Jáchal, « Guanchaca » pour Huanchaco, « Lambayeca » pour « Lambayeque ») ; la distance d'une ville à l'autre, d'une halte à la suivante, est minutieusement signalée, de sorte qu'il est possible de dresser un tableau des trajets et de cartographier ce voyage de douze années.

En revanche, le temps n'est pas mesuré avec la même précision. Après le débarquement à La Playeta (le 8 août 1808, une date mémorable – 8/8/8– qui fixe le début de l'itinéraire américain), quatre années s'écoulent jusqu'au récit d'une mésaventure où la vie de Mellet est menacée. La date est alors mentionnée (mars 1812, attaque de trois mineurs à San José de Jáchal, c. 9). Puis en novembre 1814, Mellet est arrêté à Coquimbo, accusé de conspiration comme plusieurs autres centaines d'habitants de la ville, il est enchaîné comme un forçat et transféré à Valparaíso (c. 17). En 1815, il est à nouveau arrêté près de Lambayeque sous une fausse identité (Julian Echeverría, p. 146) et se prétend Flamand d'origine biscayenne, afin d'éviter d'être assimilé aux étrangers qui soutiennent la lutte des Péruviens patriotes. Cet épisode constitue le plus long chapitre du récit de voyage et rapporte une aventure proche d'une nouvelle de Cervantès<sup>14</sup>. À partir du séjour à Guayaquil (septembre 1815), le récit personnel est émaillé de références aux batailles qui opposent royalistes et indépendants. Mellet réassume son identité lorsqu'il reçoit un passeport le 12 janvier 1819 pour parcourir la

---

cependant Mellet écrit en introduction : « Je me contenterai de faire connaître des faits qui pourront donner une idée de l'empire absolu que certaines castes exercent alors sur les habitants » (p.vi).

<sup>13</sup> Anne-Gaëlle Weber fait observer que « Le toponyme retient la mémoire de l'explorateur et des circonstances de la découverte », *op. cit.*, p. 382.

<sup>14</sup> Mellet fait la route avec un gentilhomme andalou qui prétend fuir l'Espagne pour vivre avec sa bien-aimée et éviter un mariage de convenance ; le couple se rend à Cuenca où ils doivent être bien accueillis par un proche complaisant. Les trois étrangers se rencontrent à Trujillo et décident de voyager ensemble à travers le désert du nord du Pérou. Mellet pense reprendre ses activités de négociant à Guayaquil. Le comportement des Espagnols entraîne l'arrestation des voyageurs. Le chapitre xxv dédié à cette mésaventure est à la fois très instructif du point de vue des conditions de voyage et émouvant par l'expression de la solidarité entre les étrangers : « chaque instant augmentait notre amitié et nous nous embrassions comme des frères, toutes les fois que nous parlions de notre séparation, que nous appréhendions tous deux, et qui néanmoins était indispensable Pour m'engager à le suivre à Cuenca, il me fit des offres qui ne pouvaient être dictées que par la plus sincère amitié... » (p. 152).

Côte-Ferme. En octobre 1819, il commence à résider à Cuba. Un projet de mariage, une idylle contrariée, l'enlèvement de la belle et l'opposition de la famille cubaine conduisent à son expulsion de l'île *manu militari* le 4 février 1820. Au retour en France, le mauvais sort s'acharne contre l'Américain :

...on me porta le coup le plus terrible en m'apprenant la mort de mon père ; toutes les peines que j'avais éprouvées n'étaient rien en comparaison de celle que je ressentis alors [...] je ne fus rendu à ma famille que pour me trouver en butte à de nouveaux chagrins et à de tristes dissensions domestiques » (p. 290-291).

Dans ce périple plus long que celui d'Ulysse, le quotidien est caractérisé par la découverte des lieux, les possibilités de négoce, les opportunités migratoires. Les péripéties ont été rares : une tentative d'assassinat (c. 9), trois arrestations (Chili, c. 17 ; Pérou, c. 25 ; Cuba, c. 45), une attaque par un caïman (c. 28) et le face-à-face avec une horde de tigres déjà mentionné. Mellet a vécu en négociant, à la recherche toujours de mines d'or, de Mendoza à Coquimbo, puis dans le Choco, ou à défaut, échangeant d'autres minerais précieux comme le cuivre contre toute sorte d'objets rares ainsi que des étoffes :

On pourrait faire dans ce pays des spéculations avantageuses sur des articles très simples en Europe, mais qui dans cet endroit ont une grande valeur et un grand débit. Les indiennes, percales, bas, mouchoirs et autres marchandises de ce genre, y sont très estimés, et se vendent en échange d'autres denrées du pays avec un bénéfice de cent pour cent, bénéfice qu'il est encore facile de doubler en transportant ces mêmes denrées dans d'autres endroits du royaume. J'ai fait moi-même ce commerce, et je puis assurer qu'au bout de l'année on trouve un bénéfice d'au moins de deux cents pour cent. (p. 81-82)

De manière générale, Mellet reste très discret sur ses affaires, ainsi désignées sobrement, comme sur ses relations amoureuses<sup>15</sup>, mais il signale les possibilités de migrations et d'emplois pour les différentes classes d'artisans : « J'observerai que les charpentiers, cloutiers, menuisiers, boulangers, tailleurs et pêcheurs qui sauraient faire des filets pour la pêche du poisson, et les bon matelots, y prospéreraient rapidement » (76).

L'anecdote est rarement soulignée dans le titre (c. 15 « Danse du pays » ; c. 43 « Pêche aux perles »), ce qui a sans doute conduit à l'oubli de cet ouvrage, en dépit de la richesse des informations qu'il fournit sur l'empire espagnol au moment des indépendances. La communication avec l'Autre passe par la connaissance de sa langue. La maîtrise du gascon,

---

<sup>15</sup> Stéphane Courant observe que les carnets de voyage préservent une part d'intime et ne livrent que ce qui sied à la convenance morale ; la nature, l'environnement et l'alimentation sont des thèmes récurrents de cette écriture intime. La transcription des aléas de la route montre la capacité d'adaptation du voyageur et renforce l'amour propre, malmené dans l'instant des aventures.

plus proche de l'espagnol que le français<sup>16</sup>, ainsi que le métier de négociant expliquent sans doute l'aisance à communiquer : tout au long du récit, Mellet signale par des italiques les mots en espagnol ou dans les langues amérindiennes qui retiennent son attention et les toponymes. Bien accueilli à Buenos Aires, il observe que « les femmes en général sont charmantes, elles parlent le castillan avec beaucoup de correction et de goût » (p. 14). Le lexique qu'il recueille est concret et utilitaire ; ainsi, le voyageur dans la pampa va s'équiper de « un *nomille*, une *juerga* ou *escaudero*, un cuir travaillé à dessein, un grand peilhon, un *puncho*... » (p. 31), l'usage de chaque objet est ensuite précisé. Ce lexique exposé avec la plus grande assurance suscite des interrogations car aucun de ces termes n'est répertorié comme américanisme. Mellet déforme-t-il ce qu'il a entendu des années plus tôt ? Relit-il mal ses carnets de notes ? La graphie peut être révélatrice du parler du voyageur (cas de « puncho »). Le Lot-et-Garonnais procède par tâtonnements et par analogie ; dans une posture d'intercompréhension, il transcrit la parole des locuteurs de la Pampa, que je synthétise ainsi :

| Mellet       | Académie | Descriptif du voyageur  |
|--------------|----------|---|
| nomillo      | lomillo  | « le nomillo qui sert de selle...elle ressemble plus à un bât »                   |
| juerga       | jerga    | « la juerga ou escuadero »  |
| escuadero    | sudadero | « espèce de grosse étoffe molle et d'un tissu peu serré »                         |
| peilhon      | pellon   | « une espèce de grosse étoffe ou petit tapis en laine, très bien fourni »         |
| puncho       | poncho   | « fait en forme de chasuble [ <i>sic</i> ], mais qui est carré et plus ample... » |
| <périphrase> | carona   | « un cuir travaillé à dessein »   |

<sup>16</sup> Le marquis de Sassenay, auprès de qui est placé Mellet, est originaire de la Bourgogne. « Soldat de l'armée de Condé, puis officier à la solde de l'Angleterre, Sassenay avait fini par se réfugier aux États-Unis, où il avait tenté de refaire par le commerce sa fortune ruinée, puis il avait profité du Consulat pour rentrer en France et se faire rayer de la liste des émigrés. Dans ses voyages à but commercial il avait connu Liniers. Aussi, lorsque Napoléon songea à faire reconnaître par les colonies espagnoles, après le guet-apens de Bayonne, l'éphémère royauté de son frère Joseph, songea-t-il à Sassenay pour l'envoyer sur le Rio de la Plata, retourner Liniers contre les Espagnols et envoyer une escadre forte de 6000 hommes en armes pour prendre pied sur le Continent sud-américain. Appelé par l'Empereur le 29 mai 1808, le marquis dut s'embarquer dès le 30 sur le brigantin « Consolateur » sans avoir eu l'autorisation de régler ses affaires personnelles », <http://www.latitud-argentina.com/blog/napoleon-argentine>, consulté le 3 août 2013, source signalée : Maxime de la Rocheterie, *Revue des Questions Historiques*, année 1893, p. 312.



L'occasion de parler français est très rare ; elle se présente en 1815, lors de de l'entretien avec le gouverneur de Santiago, Osorio (p. 92), puis à l'arrivée à Bogota en 1818-1819 : « il entre dans leur éducation de parler quelques langues étrangères, ils s'adonnent à cette étude avec un soin particulier. Le français surtout y était de mon temps le langage le plus familier ; les dames elles-mêmes le parlaient avec beaucoup de grâce » (p. 243). L'étape de Carthagène est l'occasion de rappeler le rôle de quatre cents Français dans la lutte pour l'indépendance, partis vers la Jamaïque après avoir résisté de longs mois face à l'armée royaliste de Morillo.

Le récit de Mellet ne manifeste à aucun moment la nostalgie du pays natal ; c'est à peine si l'on peut relever une allusion à Bordeaux et une autre à Marmande (c. 36) :

Son port [Guayaquil] qui est à peu près dans le genre de celui de Bordeaux, n'est pas à la vérité si bien pavé ni si bien entretenu, mais il offre depuis six jusqu'à dix heures [sic] de la nuit le plus beau coup d'œil (p. 170)

[À Barbacoa] on y joue avec plus de franchise et de loyauté qu'à Marmande, où, pour une misérable pièce de dix sous, on se traite de voleur et d'escroc (p. 224).

La navigation sur l'Atrato vers le golfe d'Uraba est l'occasion d'une rencontre avec un Espagnol et un commentaire linguistique valorise les compétences acquises par Mellet au fil des années : « [Don Joseph Colon] faisait honneur à la Vieille-Castille, son pays natal, et ne démentait pas le proverbe : *C'est un bon Castillan*, si usité en Espagne, quand on veut parler d'un honnête homme » (p. 258).

Les rencontres avec des Français sont évitées ou passées sous silence, excepté pour faire face au danger (lors de l'emprisonnement de Valparaiso, Mellet contacte un compatriote qui intervient pour sa libération). La transcription du vocabulaire, de la prononciation (« *Callao*, mouillez les deux ll », p. 110) et quelquefois l'interpolation de dialogues sont les signes de l'appropriation de l'Autre, de l'interculturalité dans laquelle se situe le voyageur.

### **La capitale du Pérou : une étape de plusieurs mois**

L'analyse du chapitre consacré à la capitale du Pérou me permettra de mieux illustrer l'originalité de ce témoignage. Lorsque Mellet arrive au port du Callao, il est confronté au même contexte très instable des guerres d'indépendance qui a entraîné son emprisonnement au Chili. La dernière étape dans ce territoire, le passage à Copiapó, reste d'ailleurs mystérieuse, car Copiapó ne présente aucun intérêt ni bénéfice, mis à part « une grande provision de congre » échangée contre des lingots de cuivre (p. 110). Débarquant au Callao, Mellet est informé d'un événement violent qu'il rapportera avec quelques erreurs car il n'a

pas été témoin de cette tentative : l'expédition du corsaire irlandais William Brown<sup>17</sup>. Sur ordre du gouvernement de Buenos Aires, Martin Bruno (le nom est déformé par le Français, comme la plupart des noms propres et des noms communs) a attaqué Le Callao en janvier 1816, s'est emparé du navire à bord duquel se trouvait le futur gouverneur de Guayaquil, le brigadier Mendiburu ; puis l'Irlandais mis en fuite au Pérou, a assailli le port de Guayaquil ; fait prisonnier, il a négocié sa libération en échange de Mendiburu et d'autres prisonniers de haut rang. Ces faits sont rappelés à plusieurs reprises car Mellet rencontre les victimes de Brown sur le chemin de Guayaquil<sup>18</sup>. Le temps du passé dénote la retranscription des témoignages et met en évidence la rupture politique récente :

Lima, grande, magnifique et célèbre ville de l'Amérique méridionale, et capitale du Pérou, était la demeure du vice-roi avant l'indépendance. Elle est murée [...] Il y avait encore de mon temps une grande audience et une grande inquisition (p. 113).

Si le voyageur français n'exprime pas une nette approbation des patriotes et tergiverse tout au long de la narration, en revanche l'épicentre du récit rétrospectif écrit en 1823 devient discours politique en faveur de l'Émancipation, processus dans lequel le Pérou se trouve engagé depuis la déclaration d'indépendance de juillet 1821 et qui s'achèvera en 1824 avec la défaite du dernier vice-roi à Ayacucho :

Le joug oppresseur de ce prétendu saint établissement [l'inquisition] est rompu ; les habitants de Lima respirent et ne tremblent plus à son nom ; l'humanité n'est plus exposée aux horreurs de l'injustice et de l'arbitraire ; le riche, soumis aux mêmes lois que le pauvre, ne l'écrasera plus de son pouvoir despotique. Que les peuples sont malheureux, lorsqu'ils sont obligés de courber la tête sous le poids d'une horrible tyrannie [...] Ce pays si riche avait besoin d'un peu de liberté pour être encore plus florissant ; aujourd'hui qu'une main bienfaisante lui a rendu ses droits, il ne lui reste plus rien à désirer. (p. 120)

La représentation de la capitale péruvienne la distingue des autres grandes villes où Mellet a séjourné au cours des douze années de son périple. Il s'attache chaque fois à évoquer à la fois l'architecture et les mœurs des habitants. Comme le font les guides de voyage, le récit dépeint les lieux les plus remarquables, définissant l'image de la ville par ses constructions les plus anciennes, et pouvant contribuer à la prise de conscience patrimoniale, en ce moment de crise

---

<sup>17</sup> Mellet indique que la bataille du Callao a eu lieu en 1815, que le corsaire s'appelle Martin Bruno et que cet Irlandais a été sur le point d'être lynché par la population noire de Cortorar [sic] (p. 111-112). La date de 1815 est réitérée dans le chapitre consacré à Lima : « Sans être moi-même à Lima à l'époque de cet événement, je puis l'affirmer comme étant connu de toute la ville, et en ayant ouï le récit de la bouche même de celui qui en avait été la victime » (p. 120).

<sup>18</sup> Ce fut là [à Mórrope] que le hasard me fit connaître les *oidores* ou juges dont j'ai fait mention en parlant du port du Callao, et qui étaient envoyés par S.M.C. à Santiago du Chili ; ce fut là aussi qu'ils me racontèrent la rencontre qu'ils firent de l'amiral indépendant de Buenos Aires, qui les fit prisonniers, et l'accident qui força ce dernier à les mettre en liberté près de Guayaquil (p. 159).

politique et sociale que vit le Pérou. La date du tremblement de terre de 1746 a été rappelée comme un repère avant la description de Lima. Après l'énumération des églises, l'attention du narrateur se porte sur la fontaine de la place d'armes, avec ses nombreuses sculptures d'animaux et ses jets d'eau à profusion, une architecture qui « la rend digne d'être conservée avec soin [...] gardée nuit et jour par des sentinelles » (p. 114). Cependant, la vision panoramique de Lima ne renvoie pas à la ville sultane aux nombreuses coupoles décrite par d'autres voyageurs et qui a fixé le cliché de l'orientalisme de Lima<sup>19</sup>.

Mellet relève tous les signes de l'aisance et de la sociabilité liménienne ; la capitale est propre, « les rues sont belles et bien entretenues »<sup>20</sup>, les maisons agréables à voir, les promenades verdoyantes ; le couvent des franciscains héberge et nourrit les nécessiteux (plus précisément « les personnes de couleur blanche, qui se trouvent sans secours et sans emploi », p. 114). Cette représentation optimiste coïncide avec celle d'autres voyageurs passés un siècle plus tôt comme Frézier, Jorge Juan ou Carrió de la Vandra qui évaluent à plus d'un millier le nombre de calèches circulant en ville. La prospérité repose sur le commerce triangulaire, entre les Philippines, l'Amérique et l'Europe, et sur la fertilité de la vallée ; toutes les richesses confluent vers Lima où la vie est chère « à cause de l'abondance du numéraire » (p. 115) ; les habitants sont « d'une fierté et d'un orgueil insupportables » (p. 116). « Les naturels » travaillent dans les mines voisines et sont invisibles dans la cité visitée par Mellet.

En revanche, il consacre une partie importante à présenter les Liméniennes. Le discours moralisateur est imposé d'entrée : « Cette vanité surtout se fait remarquer chez les femmes ; elle les aveugle et les pousse souvent à faire des choses vraiment déshonorantes, en leur faisant perdre de vue leurs principaux devoirs » (p. 116). Le non-dit ne peut que susciter la curiosité du lecteur. Mellet va donc la satisfaire par petites touches, en évoquant d'abord l'habillement des Liméniennes, en particulier le *manto* comme une curiosité locale<sup>21</sup>,

---

<sup>19</sup> « El atavío de la mujer limeña es uno de los componentes, junto con otros, que hizo que algunos de los viajeros que visitaron estas tierras en el siglo XIX vieran en ellas un halo de orientalismo ; para el general Miller en 1823, la visión de sus torres y cúpulas le conferían un aspecto árabe », María Concepción García Saiz, *Tipos y estereotipos del Perú decimonónico*, Madrid, Museo de América, 2002, p. 144.

<sup>20</sup> Cette image de prospérité est opposée au tableau peint par Humboldt dans la lettre qu'il adresse à Ignacio Checa le 18 janvier 1803 : « No vi casas magníficas ni mujeres vestidas con lujo [...] En el paseo se suelen encontrar apenas tres calesas. Por la noche, la suciedad de las calles, adornadas con perros y burros reventados añadida a las irregularidades de la calzada, estorba el tránsito de los coches », Alejandro de Humboldt, *Cartas americanas*, Caracas, ed. Minguet, Ayacucho, 1989, p. 106.

<sup>21</sup> Carrió de la Vandra écrit en 1775 dans *El Lazarillo de ciegos caminantes* : « así como [las europeas] fundan su lucimiento mayor desde el cuello hasta el pecho, y adorno de sus brazos y pulseras, las limeñas ocultan este esplendor con un velo nada transparente en tiempos de calores, y el de fríos se tapan hasta la cintura con doble embozo, que en la realidad es muy extravagante. Toda su bizarría la fundan en los bajos, desde la liga a la planta del pie [...] Las señoras más formales y honestas en este país descubren la mitad de la caña de su pierna, las bizarras o chamberías toman una andana de rizo, hasta descubrir el principio de la pantorrilla, y las que el público tiene por escandalosas, y que en realidad lo son porque este concepto es suficiente, elevan sus faldellines

condamné depuis le XVI<sup>e</sup> siècle par le vice-roi Toledo, et que l'on retrouve au Sud de l'Espagne jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle<sup>22</sup> : « La *saya* et le *manto*, ainsi nommés dans le pays, et dont l'ensemble paraît former un habit de religieuse, cachent tous leurs défauts et empêchent de distinguer aucun de leurs traits » (p. 116). Mellet rapporte que les femmes ne conservent pas cette tenue le soir, contrairement à l'éternelle voilée souvent dépeinte :

Le soir, à l'entrée de la nuit, quelle différence ! Ce ne sont plus de semi-religieuses qu'on voit alors, mais des dames dans tout l'éclat de la parure, les *mantos* ont cédé leur place à de jolis chapeaux, et de superbes robes ont pris celles des *sayas* (*ibid.*).

Les descriptions de Mellet recourent celles de Tadeo Haenke<sup>23</sup> qui rejoignit l'expédition Malaspina en 1790. L'élégance observée par Mellet suscite la galanterie ; les étrangers se font piéger par les belles qui se font inviter d'abord à consommer de la *chicha* dans une *picantería*, tout en mangeant des amuse-gueule : « piment, oignons, ail, etc, qu'on mâche ensemble, et qui forme une sauce qui sert d'apprêt au poisson et à la viande » (p. 117). Le *recado* est mentionné « qui tient lieu de pain et qui est un composé de racine d'igname, de manioc et de banane, que ces dames en général aiment beaucoup » (*ibid.*). Ce terme n'est plus utilisé dans la gastronomie péruvienne, aujourd'hui si valorisée. L'histoire de la cuisine comme celle de la mode, histoire officieuse, reste encore en grande partie à écrire, au même titre que l'histoire officielle politico-militaire qui a accaparé l'attention des spécialistes péruviens.

La position qu'adopte Mellet est préventive : il prétend mettre en garde « ceux qui ne connaissent point l'usage du pays » et vont accompagner, sans doute comme lui-même l'a fait, les jeunes femmes de la *picantería* à la « *Fonda* qui est une hôtellerie, où on a, il est vrai, tout ce qui peut satisfaire le goût, mais à un prix excessif, et dont la cuisine est un peu plus recherchée » (*ibid.*). Le repas se transforme en orgie jusqu'à l'indigestion qui révolte le lecteur et ferait partie des coutumes locales selon le voyageur français : « La méthode dont elles se servent pour débarrasser leurs estomacs surchargés, est aussi sale que dégoûtante » (p. 118). La vision aimable de la Liménienne se transforme ; l'écriture devient scabreuse ; la curiosité est piégée dans l'intimité à laquelle accède le visiteur. Le non-dit et l'allusion

---

a media porta, como cortinas imperiales » (*El Lazarillo de ciegos caminantes*, Caracas, ed. Lorente Medina, Ayacucho, p. 219-220).

<sup>22</sup> María Concepción García Saiz, *op. cit.*, p. 130-158.

<sup>23</sup> « al paso que con tan cuidadoso esmero procuran taparse aquellas damas desde la cintura arriba, tienen otro no menor por descubrir los bajos, desde la liga hasta la planta del pie. La más recatada limeña descubre sin escrúpulo la mitad de la caña de sus piernas. Y por muy escandaloso que parezca a nuestras europeas este traje, el uso común de él en todo aquel país acostumbra insensiblemente la vista, y hace al fin que no cause la menor novedad, por extraño y chocante que parezca al principio [...] Cuando van de guardapiés, traje que usan las personas blancas de noche, llevan sombreros blancos jerezanos con un cintillo, sus mantillas y rebozos. Con ellos se disfrazan perfectamente », in *Descripción del Perú*, version numérisée de l'édition posthume de 1901 (Lima, Lucero), [http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descripcion-del-peru/html/ff3e7032-82b1-11df-acc7-002185ce6064\\_2.html#2](http://www.cervantesvirtual.com/obra-visor/descripcion-del-peru/html/ff3e7032-82b1-11df-acc7-002185ce6064_2.html#2). Consulté le 3 août 2013.

s'imposent laissant à chacun sa part d'imagination : « On sent bien qu'en accompagnant la dame on se dédommage des dépenses qu'elle a occasionnées ; elles ne sont pas difficiles, à moins que le cavalier n'ait pas rempli, à leur manière, les engagements auxquels elles croient que la politesse oblige » (p. 118).

Une menace pèse sur le mauvais coucheur, contre l'image de fragilité féminine : « L'usage de la plupart de ces dames est de porter dans leurs jarretières un petit poignard, ou un rasoir, qu'elles emploient lorsqu'elles s'imaginent qu'un homme leur manque, et pour le forcer à payer ce qu'elles veulent » (p.118). Revendiquant une écriture guidée par la bienséance, affectant un ton effarouché, Mellet stupéfait le lecteur en soulevant tous les voiles et jupons<sup>24</sup> des *tapadas* liméniennes, il livre une vision érotique qui ne peut que susciter la censure comme en témoigne le papier griffonné de l'édition numérisée que j'ai consultée :

Le rasoir sert chez elles à un double usage ; cet instrument leur est devenu aussi nécessaire qu'à l'homme qui a le plus de barbes : on me dispensera d'en expliquer l'usage ; la pénétration du lecteur y suppléera sans doute ; mais, pour le mettre plus à portée, je dirai seulement qu'elles ont des femmes payées, comme les barbiers en Europe, qui, tous les deux ou trois jours, vont soigner les appas secrets des petites maîtresses. Enfin, le sexe est en général passionné pour le jeu, les fortes boissons, le tabac à fumer, et autres vices dont je ne fais pas mention. (p. 118)

La Liménienne apparaît ainsi comme immorale, passionnée aussi comme les hommes par le jeu et par tout espèce d'amusement ; en été, se rendant aux bains de « Buena Vista » (Bellavista), « elles se livrent en liberté à leurs passions. Pendant leur séjour, leur principale occupation est de fréquenter tout à tour les auberges, les cafés et les jeux ; et, d'après leur conduite et leurs mœurs, on doit juger des excès auxquels elles se livrent et des dépenses qu'elles font » (p. 122). Le récit de Mellet suscite de nombreuses interrogations, car il contredit l'image de la Liménienne réservée, tentatrice et fugitive, respectueuse des dogmes de l'Église. Cette image licencieuse est d'autant plus paradoxale que l'auteur invite les jeunes Françaises à s'installer à Lima en citant toutes les professions qu'elles pourront exercer : « les femmes qui exercent la profession de couturières, de tailleuses de robes, de modistes, de lisseuses et de repasseuses, y feraient de très bonnes affaires car j'ai payé un pantalon et une chemise assez mal repassés, sept *reales* (4fr. 58 c.) » (p. 121). Mythe ou réalité de la *tapada* ? À cette question, un article récent de Fernando Villegas<sup>25</sup> fondé sur l'iconographie

---

<sup>24</sup> Tadeo Haenke précise : « Encubren sus ahuecados y el campanudo guardapiés, aunque en el día han variado de traje pues visten a la europea; pero conservan el traje de tapada con sayas o basquiñas de la misma hechura y tamaño; pliéganla, a lo largo con pliegues longitudinales y transversales, del mismo modo que el manto, con el cual se tapan perfectamente la cara, descubriendo sólo la órbita del ojo », *op.cit.*

<sup>25</sup> « La construcción del imaginario visual de los estados hispanoamericanos está determinado por cómo nos dijeron que éramos los pintores viajeros. Sin embargo, a la hora de construir a sus tipos costumbristas, los criollos seleccionan algunos del temario de imágenes propuesto por los viajeros, el que es reconocido como

péruvienne, sur la comparaison et la datation des images de *tapadas*, répond en insistant sur le rôle des voyageurs et l'exportation des images pittoresques, parfois faites en Chine, copiées et recopiées *ad libitum*, d'une Liménienne qui n'est plus qu'un type et devient dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle objet de nostalgie ; l'identité nationale est ainsi construite sur cette image féminine, séductrice et évanescence.

L'odyssée de Mellet l'a amené maintes fois à rencontrer des jeunes femmes. Les propositions de mariage ont été nombreuses ; elles restent dans l'implicite comme lors de l'étape de Corrientes, au début du voyage : « Les femmes sont en général portées sur les Européens, et il n'est point de sacrifice qu'elles ne fissent pour s'établir avec quelqu'un d'eux » (p. 29), ou bien elles sont formalisées comme à Cuenca, mais le voyageur-négociant écarte l'offre matrimoniale pour continuer à chercher de l'or (p. 209).

Si l'étape de Lima est remarquable par la description licencieuse, la vision de scènes de débauche ne se limite pas à la capitale du Pérou. De Quito, Mellet rapportera l'image de véritables bacchanales :

*Ce puro* consiste en un rassemblement de personnes des deux sexes qui s'enferment dans une maison où abondent toute sorte de mets et de boissons, et où celui qui mange et boit le plus l'emporte en mérite sur les autres ; on y couche, et la débauche recommence avec plus d'excès le lendemain et dure jusqu'au soir. (p. 199)

Après la présentation des habitants de la capitale du Pérou, le voyageur évoque brièvement la production agricole de canne à sucre et de coton, l'abondance du bétail dans les environs. Il ne garde pas l'image d'une ville du désert, mais un lieu où l'on pratique encore la culture de la feuille de coca et il dépeint :

L'*ambaye*, fruit qui vient sur un arbre semblable au noyer ; son écorce est très amère ; lorsque ce fruit est mûr, il devient jaune et lustré ; il est aussi doux que le miel ; lorsqu'il est mûr, on le met dans l'eau et on le confit comme les olives, mais il est meilleur ; le bois de cet arbre est très recherché ; on en fait de très jolis meubles pour orner des lieux où règnent l'abondance et la gaieté. (p. 122)

Je choisis de citer cette ultime note naturaliste car elle révèle l'homme de terroir et le lexicographe amateur. La nomination *ambaye* est une énigme (tout comme le « puro » quiténien) ; ni le maguey nommé plus loin, ni la jaune lucuma, ni la mangue implantée tardivement en Amérique, ni le capuli andin ne peuvent être identifiés par ce nom. Une similitude phonétique s'impose, à force de consulter en vain des guides de plantes en espagnol

---

propio, es decir se identifican con él [...] En Perú, si bien las obras costumbristas estaban destinadas a un público foráneo, los criollos revalidaron entre los personajes populares de las calles propuestos por los pintores viajeros la figura emblemática de la tapada, al encumbrarla como su símbolo nacional » (p. 67), in Fernando Villegas, « El costumbrismo americano ilustrado. El caso peruano. Imágenes originales en la era de la producción técnica », *Anales del Museo de América*, n°19, 2011, p. 7-67.

et en quechua : « l'ambaye » est sans doute une réécriture de « la baya », autrement dit « la baie », une baie dont le nom a échappé au voyageur.

À beau mentir qui vient de loin : le *Voyage dans l'Amérique méridionale* est à la fois une mine d'informations et une source insondable de désinformation ; l'outrance est assumée (« les choux sont pommés, durs comme une pierre et d'une blancheur éclatante [...] il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-quatre livres », p. 70) ; l'aventure parfois aussi invraisemblable que les patagons et autres géants entraperçus par les navigateurs et les explorateurs européens. Le récit de Julien Mellet est un labyrinthe dans lequel il est aisé de se perdre. Le lecteur doit se détourner des exploits pour repérer les signes de la vie quotidienne et les indices de la composition en chapitres. La piste pour d'autres recherches est à peine balisée et ouverte à tous les hispanistes.